Séance d'installation de Giuseppe Penone à l'Académie des beaux-arts

mercredi 18 octobre 2023

discours de Jean Anguera

En arrivant au portail de la cathédrale Saint-Jacques de Compostelle, l'écrivain néerlandais Cees Nooteboom, quoique non croyant, pose sa main là où des millions de pèlerins avant lui ont posé la main creusant dans la pierre une main négative « Ainsi je participais mystérieusement à une œuvre d'art collective », et il ajoute : « la matière concrétise la pensée, ce qui est toujours un miracle ».

Ce miracle est celui auquel s'est intéressé Giuseppe Penone dès qu'il a entrepris de faire de la sculpture. Il a voulu comprendre ce qu'il y a au-delà de soi, au-delà des limites du corps et du moment, pour traduire une réalité dans laquelle on vit, dans laquelle on baigne, qui est autour et en nous, une réalité dont nous sommes dépendant et pourtant foncièrement séparés !
Comment comprendre cette séparation, nous qui sommes matière dans la matière, vie dans la vie ? La pensée serait-elle autour et en nous, mais vécue d'un côté exclusif et subissant sa part ignorée ?
Tout l'œuvre de Penone sera concrétisation de ce questionnement. Chaque sculpture marque une étape de cette aventure de la conscience et témoigne d'une réalité qui par vague déborde cette conscience, la réactualisant sans cesse.
Peut-on parler de Giuseppe Penone sans parler de sa sculpture ? Certainement pas ici, au sein d'une Académie des beaux-arts qui se veut le défenseur et le promoteur des valeurs de l'art !
Et ne faut-il pas parler plus largement de la Sculpture, de sa signification, puisque la sculpture de Penone basée sur l'empreinte et sur la mémoire, basée sur la limite et la temporalité, pose la question de la sculpture, de ce qu'elle est et de ce qu'elle n'est pas.

Inversement peut-on parler de sa sculpture sans parler de Giuseppe Penone ? L'homme est entièrement dans sa sculpture. Il en est l'inversion et le creux. Il en est le plein et l'absence. Du négatif il est le positif - présent par omission.
En instaurant les limites, il instaure aussi le franchissement de ces limites. Dépassant le corps, sa pensée habite toute la sculpture et la dépasse encore pour habiter l'espace.

Par définition tout artiste est présent dans son œuvre. Son grand désir est de s'y engager entièrement. Et au final l'œuvre est ce qu'il souhaite qu'on retienne de lui. Ne faut-il pas respecter cette volonté ?
Puisque l'intimité de l'être se trouve fondamentalement dans l'œuvre, la recouvrir des aléas de la vie c'est en interdire l'accès et en trahir la substance. Et cela reste encore plus vrai pour l'œuvre de Penone qui est une manière d'autoportrait mais en creux, simultanément présent et absent, mais dans une sorte d'indifférence à lui-même qui donne plus de force à la réalité qu'il présente.

Ceux qui voient l'art fondé sur une recréation de la réalité dans une forme imagée, par imitation, par les moyens de l'illusion, et qui en révèlent toute la noblesse, ceux-là peuvent être déroutés. Car plutôt qu'une représentation son travail vise une présentation, court-circuitant tout ce qui pourrait s'interposer. Une présentation sans intermédiaire résultant d'une adéquation de la pensée et de l'acte par une rencontre immédiate et sans détour de la matière.

Et pourtant cette sculpture reste mystérieuse car où est-elle réellement, et quelle est-elle ? Qui agit du sculpteur ou de la nature? que regarde-t-on ? le plein de la matière ou le vide conservé par l'empreinte ? Les limites intérieures sont devenues les limites extérieures et sont maintenant entachées d'incertitude. Par cette inversion, cette sculpture montre que la réalité possède deux faces et deux faces bien inégales. Celle que nous contemplons généralement est à l'intérieur d'un territoire borné. Notre pensée s'y installe et en fait le tour en propriétaire, en habitué.
L'autre face de la réalité est sans frontière. Nous plongeons dans le vertige de l'espace, du côté de la pensée pure, de l'illimité.
La sculpture nous place du côté du vide. Et nous voilà plus silencieux que le cosmonaute qui fait une sortie dans l'espace, nous nous déplaçons dans une curieuse apesanteur, à la recherche du moindre indice identifiable.
Giuseppe Penone nous place du côté du vide, mais il le fait avec une telle délicatesse, en conservant avec un tel soin l'émerveillement par lui éprouvé que nous oublions notre vertige et acceptons avec simplicité et presque reconnaissance d'être ainsi maintenu dans l'inconnu.

Au-delà de son effectivité la question que soulève la sculpture de Penone est celle de l'être. Un être qui s'est toujours reconnu comme pris entre la matière et l'esprit, prisonnier de la matière mais aspirant à la délivrance - ainsi qu'il nous est loisible de comprendre la sculpture de Rodin.

Un être entre intériorité et extériorité, sur une corde instable, ainsi qu'en témoigne l'œuvre de Giacometti, entre existence et non-existence.

Le mérite de Penone est d'inverser le rapport du vide au plein, d'autoriser un supplément d'émotion par un renversement du regard. Nous nous voyons successivement à l'intérieur et à l'extérieur comme pris dans une série ininterrompue de poupées russes. Nous assistons à ce que Giuseppe Penone appelle une tautologie qu'il illustre par la croissance de l'arbre. "L'arbre pour moi représente la conception la plus simple de la sculpture" dira Giuseppe Penone.

Imprégné d'une atmosphère unique l'art de Penone n'est comparable à nul autre. Basée sur la puissance intime du regard et de la pensée, sa sculpture ne fait l'objet d'aucune concession. Jamais il ne la laisse aller du côté du décoratif. En aucune occasion elle n'a fonction d'ornement. Certes, par des forces souterraines sa sculpture est profondément reliée, mais elle est aussi souverainement détachée. Elle existe par elle-même avec une force splendide.

La première œuvre dont je parlerai est *« continuerà a crescere tranne che in quel punto ».* Voici un dessin préparatoire et voici l'œuvre documentée par la photo.

Plusieurs versions qui vont de 1968 jusqu'à récemment d'autant que l'œuvre est évolutive.

C'est l'œuvre d'un étonnement, d'un paradoxe attrapé au vol : une culbute du réel. La pression exercée par la main sur le tronc d'un jeune arbre, de temporaire est devenue permanente. L'arbre continue de croître. Lorsque nous rencontrons l'installation quelques années plus tard, la main n'a pas bougé - et comment le pourrait-elle puisqu'elle est en acier ou en bronze - mais l'arbre en grandissant l'a en partie absorbée, et nous prévoyons immédiatement qu'avec le temps elle va être définitivement engloutie. Faut-il réfléchir à la signification de cette œuvre ou comme après la lecture d'un haïku, poésie dont la brièveté fait la force, laisser se prolonger le plus longtemps possible l'effet de surprise et d'étrangeté, conserver le plus longtemps possible ce qu'elle contient d'humour ?

Cette main qui saisit l'arbre qui la saisit, cette main rencontre le temps.

Notre jugement se voit brusquement obligé à une inversion dans l'ordre des temporalités : la main immobile, l'arbre qui bouge.

Le sculpteur n'est plus là. Dans cette aventure il a laissé son bras, parfois sa main, au gré des variantes. Toutefois nous pouvons reconstituer en imagination, sa présence fantomatique. Il s'est évanoui. Il est jeune. Il s'amuse. Il nous a bien attrapé.

J'ai repensé aux danseuses immobilisées par le regard de Degas. Elles nous sont devenues si familières que nous ne mesurons plus l'importance de cet exploit d'avoir préservé la trace splendide d'un instant, d'une lumière, d'une présence. Le monde a changé, la magie est toujours là.

Voici le jeune Penone à 23 ans en 1970. Il a posé sur ses yeux des lentilles réfléchissantes. Cette photo documente l'action de l'artiste qu'il intitule «Rovesciare i propri occhi » (renverser ses propres yeux).

Christian Boltanski définissait l'artiste comme celui qui porte un miroir à la place du visage. A priori Penone semble d'accord mais dans cette photo seuls les yeux sont des miroirs. Avec attention on peut y distinguer minuscule la silhouette du photographe. On voit ce que Penone regarde. Cependant le visage de Penone reste bien présent. Ainsi le photographe est contenu dans son visage. Deux identités se côtoient. Cette photo peut passer pour une sorte de manifeste. Qui pourrait être celui de tous les portraitistes. L'artiste est présent dans son œuvre comme le photographe dans sa photo. Et inversement ce que regarde l'artiste est en lui, visible à la surface de ses yeux.

En somme toute œuvre est un dialogue, la conséquence de deux présences mutuelles.

Mais l'un parle et l'autre écoute.

Cette photo présage des intentions futures du jeune artiste. Du moins elle témoigne de ce qui l'interroge lorsqu'il expérimente toutes les possibilités d'un basculement de la vision.

Dorénavant, pour une nouvelle lecture de la réalité, il s'agit de passer de la forme active à la forme passive.

Un peu d'histoire :

Ses deux premières œuvres sont remarquables par leur modestie. Elles répondent à cette tendance artistique dans laquelle s'agrège volontiers la réflexion de Giuseppe Penone et que le critique Germano Celant a théorisé sous le nom d'Arte Povera.

Avec leurs variantes elles se placent dans les années qui vont de 1968 à 1970. Après être passé par l'Académie des Beaux-arts de Turin dont il a jugé l'enseignement trop conventionnel et ne répondant pas à ses aspirations, l'artiste est à la recherche d'une expression qui s'inscrit plus radicalement dans les questionnements de son époque. Il cherche à éprouver des liens plus directs avec la réalité et plus spécifiquement avec la nature au travers de la matière qu'elle soit inerte comme la pierre, le métal, mouvante ou vivante comme l'eau ou l'arbre. « Une des fonctions de l'art est la relecture permanente de la réalité » dira-t-il au cours de passionnants entretiens avec Françoise Jaunin.

Toutefois il précisera deux choses que je relève parce qu'elles contredisent un jugement erroné qui considère l'art de Giuseppe Penone comme purement conceptuel :

- d'abord : « le plaisir est à la base de mon travail ».

- deuxièmement : « l'émotion que l'on ressent face à la réalité ça existe depuis toujours et ça n'a pas changé ».

Ainsi l'émotion avec tout son cortège d'affects et de subjectivités sera fondamentalement et délibérément présente dans son art.

Réalisées en 1978 une série d'œuvres en terre cuite porteront le titre *« Soffio »,* voici l'une d'entre elles. Soffio, Souffle ! Ce n'est pas un titre anodin ! Il suggère de loin une dimension presque théologique. Cette sculpture a les proportions de Giuseppe Penone et pour cause elle porte l'empreinte du sculpteur debout . Encore une fois Giuseppe Penone nous interroge.

Il convient d'échapper à la littérature et de passer par la poésie pour aboutir à un ordre sculptural. Les mots et leur logique désignent. Ils nous amènent à un point extrême où la lecture devient inopérante, à un point de basculement. On comprend sans comprendre. On voit sans voir. On croit voir. Il y a et il n'y a pas : une énigme que la sculpture solutionne par sa propre existence. C'est frustrant pour l'esprit rationnel et en même temps c'est magnifique car c'est précisément ce qui constitue l'étonnement et l'émerveillement - le souffle : ce qui va au-delà !

"Soffio" : Que faut-il comprendre ? : un ballon gonflé par la respiration de l'artiste, disparu dans son souffle, il ne reste que sa trace. La sculpture est ce que n'est pas le sculpteur. Mais il est encore là, inversé et en creux - des deux côtés de la séparation.

En somme la sculpture nous parle de la métamorphose, de cet échange qui fonde l'existence et la vie.

Elle accomplit ce rapport entre intérieur et extérieur qui fascine le sculpteur.

Ce faisant elle nous interroge sur la présence et l'empreinte.

Mais de qui ? Dans quoi ? Elle nous oblige à considérer cette relation existentielle de l'espace et de la forme.

Regardant la sculpture de Penone je découvre, ébahi, quelque chose que je ne sais pas voir. Il y a assez de familiarité pour que cela me plaise et il y a assez d'inconnu pour que cela me plaise encore plus.

Nous sommes face à un univers définitif, à une forme plongée dans un temps suspendu, une forme refermée sur elle-même, comme le Yin et le Yang taoïstes, et pourtant offerte à l'espace.

L'objet d'une méditation inspirant la plus grande sérénité.

"Mon corps est le monde" écrira le poète Henri Meschonnic.

Avec cette photo je reviens au remplacement du plein par le creux : tous les phénomènes d'impression interrogent le sculpteur et lui suggèrent diverses actions qui vont de l'impression sur papier par application simple ou du transfert d'un relief sur du papier par frottement, ce que nous faisions enfant pour reproduire des pièces de monnaies, et cela va jusqu'à l'empreinte sur des matières vivantes en profitant par exemple de la croissance d'un légume contraint dans un moule, et Penone nous présentera plusieurs œuvres pleine d'humour comme une courge qui s'est livrée à l'impression de sa bouche et de son nez en 1978 – 79.

Mais naturellement bien sûr c'est surtout l'empreinte négative de son propre corps qui l'intéresse. Sa présence négative qui se révèle en de multiples circonstances comme par exemple l'impression de son corps dans un monticule de feuilles de lauriers.

On devine un processus qui part d'une réflexion philosophique et chemine vers un acte poétique.

L'artiste ayant expérimenté que la philosophie ne pouvait l'accompagner jusqu'à l'œuvre, il lui fallait immanquablement le relais de la poésie.

Poésie qui deviendra à son tour insuffisante pour atteindre la solitude de la sculpture.

La solitude ? Oui ! La solitude !

Grâce à leur apparence spectaculaire, une autre série d'œuvres commencée en 1984 fera connaître l'artiste auprès d'un large public. Il s'agit de travaux réalisés à partir de poutres ou de troncs d'arbre qu'il creuse afin de dégager la forme de l'arbre à un moment donné de sa croissance. Parfois il s'efforce de retrouver l'arbre à l'âge qu'il a lui-même lorsqu'il le travaille.

Pour une exposition au château de Versailles en 2013 dans un cèdre du parc récemment couché par une tempête il va opérer une trouée rectangulaire suggérant la possibilité d'un passage au centre duquel il aura dégagé le même arbre mais plus jeune ; pour cela il lui aura fallu suivre la délimitation fluide d'un même cerne, chaque cerne correspondant à l'alternances des saisons, et donc à une année précise. En suivant cette délimitation le sculpteur retrouve l'arbre jeune et nous oblige à l'évidence d'un passé présent bien qu'invisible. Cette intériorité de la mémoire, cette présence préservée de l'enfant dans l'adulte - quelle émotion !

Ces travaux renouvellent cette préoccupation du sculpteur de la permanence de la trace. Il la découvre du recouvrement opéré par le temps, et nous la montre intacte, immobile dans la mobilité.

Quel est le geste du sculpteur ? Il agit comme s'il voulait retrouver dans l'arbre l'arbre qu'il empoignait dans sa jeunesse.

La beauté de l'ouvrage tient au mystère de la temporalité et à sa soudaine abolition. En creusant dans la matière Penone creuse aussi dans le temps comme l'archéologue dans les couches géologiques.

Contemplant ces œuvres nous ressentons confusément combien nous sommes concernés. Parce qu'il y a dans les mouvements de notre pensée la même invisible permanence.

Quand tout semble s'expliquer, que reste-t-il à la poésie ?

Bien que la poésie ne soit pas faite de questions sans réponses !

Alors que reste-t-il du mystère ?

Absolument tout !

Les choix et les gestes sont là à profusion qui ont décidé de l'œuvre ; à chacun d'en ressentir la richesse, l'humilité mais je dirai surtout la liberté amoureuse. C'est cette dernière qui nous rattache le plus profondément à la nature, et renouvelle en nous ce besoin de ressentir l'infinie relation. C'est elle qui prolonge l'œuvre pour atteindre cet espace où cela pense - avant même qu'on pense.

Après avoir forcé mon attention, cette œuvre me bouleverse particulièrement.

La série dont elle fait partie s'étend dans sa réalisation de 1999 à 2007. Son titre « Pelle di foglie ».

Résultant de ses écrits prolifiques et concentrant sa réflexion, les titres des œuvres de Giuseppe Penone suivent en pointillé la progression de sa pensée, une pensée jointe à ses nombreux dessins, qui ont fait récemment l'objet d'une magnifique donation au Musée Pompidou et d'une très belle exposition à cette occasion.

« Pelle di foglie » pour Giuseppe Penone la profondeur de l'homme est à sa surface ; "Peau de feuilles" : C'est à la peau que se situe la vérité. Mais de quel côté de cette surface ? du côté visible ou de l'invisible ?

Ce qui est touché par la main comme ce qui se dessine sur l'œil appartient tout autant à celui qui touche ou qui regarde qu'à ce qui est touché ou regardé. Le poète Jean Tardieu écrit « tout ce que je touche est en moi et j'ai perdu toutes limites ». L'homme s'appuie contre un laurier et tout le feuillage le recouvre. Ce sont des feuilles d'où partent des branches reliées entre elles et plus loin reliées à la terre. L'homme n'est plus là. Il continue son impermanence. Mais le laurier en conserve la mémoire. Et au-delà l'œuvre suggère cet interrogation : qu'en est-il de l'addition de nos traces ?

"Respirare l'ombra" une autre œuvre qui m'apparaît essentielle, d'une grande poésie. De même du laurier respirer l'ombre, aussi immatérielle que les senteurs de son feuillage, c'est rejoindre le plus impalpable d'une réalité qui nous remplit d'une richesse comparable à l'or. Un or qui vient tapisser la cavité de nos poumons. D'empreinte en empreinte l'espace nous donne son existence et nous le remplissons de la nôtre.

Je viens de vous donner quelques exemples de la très riche production de Giuseppe Penone sur lesquels j'ai essayé de faire l'apport d'un éclairage, un peu à la manière dont on décide d'un éclairage pour une exposition. Avant de conclure je marque une pose en vous proposant de regarder sans les commenter les vues d'une des plus récentes expositions de Giuseppe Penone qui s'est tenue à la galerie Borghese intitulée « Gesti universali ».

Cependant je tiens à rappeler que la puissance de la sculpture dépend de son lien avec l'espace. Dans ces photographies, et malgré leur indéniable qualité, fondamentalement il manque l'espace comme il manquait dans toutes les vues que nous avons regardées jusqu'ici. Comme il manque dans mes propos car nulle évocation ne le remplace. Pourtant l'œuvre de Penone en fait l'éloge. Avec raison il me semble, puisqu'il nous amène à considérer l'espace comme le contenant absolu.

Je vous laisse donc vous imprégner de l'atmosphère que porte l'œuvre de Penone et de la merveilleuse façon dont elle se glisse dans la galerie Borghese et dialogue avec les marbres du Bernin.

Vis-à-vis de ses œuvres faut-il alors attacher de l'importance au fait que Giuseppe Penone soit né en 1947 à Garessio, une petite ville de montagne située à une centaine de kilomètres de Turin et autant de Gêne ; qu'il ait des origines paysannes par ses grands-parents ; que ses parents faisaient le commerce de produits agricoles mais cultivaient encore un lopin de terre ? Les montagnes autour de Garessio sont couvertes de forêts dans lesquelles jouait le jeune Giuseppe, et dans lesquelles il est revenu faire les premières expériences de ses œuvres. Nul doute que les conditions de vie de son enfance ont joué en faveur de son art. Maintenant Penone vit et travaille à Turin. Il ne s'est donc pas beaucoup éloigné de Garessio. C'était sans doute inutile.
Cela suffit-il à expliquer la puissance de sa création ? Bien sûr que non ! Tous les habitants des montagnes environnantes n'ont pas eu un destin comparable !

C'est toute la profondeur d'un passé et c'est toute la largeur d'une époque qui participent d'une création. De même ceux qui entourent l'artiste, de leur affection et de tout ce qu'ils sont, y participent également.

Pour chacun de nous l'essentiel est de rencontrer l'œuvre et d'expérimenter physiquement sa nécessité intérieure.

L'artiste se retire pour habiter le vide et livrer entièrement sa sculpture à notre sensibilité.